

L'HÉGÉMONIE DE L'ESPRIT EUROPÉEN

S'il est une évidence qui s'impose à l'observateur, c'est bien l'hégémonie de l'esprit européen.

Certains nous parlent du déclin de l'Europe devant « l'américanisation » du globe, de la défense nécessaire de l'Occident contre l'invasion de l'Orient. Il nous paraît que la vérité est autre et que pareilles opinions tiennent à une confusion.

Longtemps, quand l'étranger dit l'Europe, idéalement parlant, il entendit un ensemble défini, achevé, qui évoquait une certaine manière de vivre et de penser, un tout séparé du reste du monde et qui pouvait être considéré en soi. La prépondérance de cette Europe dans le monde était un dogme fondé d'ailleurs sur d'éclatantes réalités, et entraînait alors un grand prestige; mais rien de plus.

Le dix-neuvième siècle vit, avec la vulgarisation de la science et l'expansion de la culture européenne, porter la première atteinte à cette prépondérance et s'émousser ce prestige. Mais si le prestige s'émousse, l'esprit qui est à sa source, au contraire, se répand, traverse les murs, gagne les continents. Il pénètre chez les Asiatiques, figés dans une civilisation millénaire et jusque-là fermée, hostile même à tout contact avec l'Occident; il se rajeunit, se renforce au commerce des Américains, avides de nouveautés de tous ordres.

Qu'est-ce donc, en effet, qui émeut les peuples de l'Est jusqu'à l'Extrême-Orient, sinon cet esprit européen dont l'attraction s'est d'abord exercée dans le domaine matériel par l'apport des inventions scientifiques, et qui maintenant s'attaque aux traditions et aux doctrines?

Qu'est-ce donc qui incite le Nouveau-Monde à porter son effort au maximum de rendement, de capital, d'échanges, qui décuple ses besoins et ses ambitions, sinon encore cet esprit européen à son degré suprême? « Ce n'est pas l'Europe qui l'emporte, écrit M. Paul Valéry, c'est l'esprit européen dont l'Amérique est une création formidable. »

Ainsi, que ce soit dans la vieille Asie ou dans la jeune Amérique, l'esprit de l'Europe, que l'on confond trop souvent avec le prestige d'autrefois, tend à l'hégémonie.

Mais cet esprit n'est pas totalement diffusible, au moins en ce qu'il a de plus précieux, et si nos inventions et nos techniques peuvent être intégralement exportées, nous n'en dirons pas autant de certaines de nos idées.

Ces idées, qui nous appartiennent en propre, qui nous viennent de notre fonds racial, sont le fruit d'une civilisation que la mesure caractérise.

Bien que de même civilisation l'Amérique s'est développée d'une façon distincte de l'Europe, par suite de circonstances et de milieux particuliers. L'Orient compte des civilisations que l'on pourrait dire en deçà et au delà d'un épanouissement mesuré: la civilisation chinoise n'a été qu'une morale pratique, l'application de théories sans grande hauteur d'esprit; la civilisation hindoue au contraire a perdu pied et s'est égarée dans la déliquescence des spéculations et des systèmes.

Et voilà que soudain, de part et d'autre, en Amérique comme en Asie, des groupes d'hommes, des catégories d'individus agissent selon les principes de la civilisation occidentale et lui empruntent de nouvelles règles de vie. Pareil changement s'accompagne même parfois d'impatiences et d'excès qu'il est facile d'expliquer par la brutalité, l'ignorance, la fatuité, mais sous lesquels il serait plus sage et plus équitable de chercher autre chose. Détachés brusquement de toute tradition, il est naturel que des cerveaux ardents prennent pour une preuve de force d'adopter les opinions les plus violentes. Quand nous voyons, par exemple, des Orientaux se dresser contre la domination ou tout au moins les privilèges politiques et économiques d'Occidentaux dans leur pays, nous pouvons évidemment n'y reconnaître qu'une simple révolte et ne songer

qu'à la réprimer ; cependant si ces Orientaux invoquent la liberté, la dignité humaine, la souveraineté nationale, n'est-ce pas l'écho des mots qui en Europe ont jadis réveillé les masses, et n'est-ce pas à notre prosélytisme que nous devons de les entendre aujourd'hui de leurs bouches ?

Qu'y a-t-il donc au fond de cet esprit européen qui gagne et conquiert les peuples les plus éloignés, et d'où provient-il ?

Il y a, nous le répétons, la mesure, la logique, l'équilibre des facultés et des créations. Il y a une méthode de pensée qui ramène tout aux proportions humaines, pour qui l'homme est la norme, le point de départ et l'aboutissement, la raison d'être de toute chose. Il y a des conditions tellement appropriées à l'essence même de la nature humaine qui n'a pas changé, qui ne peut pas changer, que fatalement ces conditions subjuguent les peuples qui commencent à les connaître — car certains commencent seulement à les connaître, grâce aux progrès matériels qui rapprochent les différents groupes humains et qui permettent la diffusion de notre enseignement moral à toutes les races du globe.

Et d'où provient cet esprit européen ?

Du patrimoine intellectuel d'Athènes et de Rome humanisé, au sens strict du terme, par les influences chrétiennes. Rationalisme, discipline de l'esprit, goût de la perfection, horreur des extrêmes, en un mot génie tempéré des peuples d'Occident, tel est en dépit d'apparences contraires le modèle qu'adoptent peu à peu et plus ou moins sciemment les peuples du monde, parce qu'il est à la mesure de la nature humaine, de ses possibilités et de son idéal.

Toutefois, disons-nous, l'esprit européen sous sa forme la plus précieuse, c'est-à-dire en tant que règle de vie et non plus en tant qu'agent d'exécution de l'intelligence, n'est pas totalement diffusible. L'Américain, par exemple, ne peut pas plus se l'assimiler tout entier que l'Européen ne peut « s'américaniser » entièrement. C'est pourquoi il est vain selon nous de se demander qui l'emportera de l'Amérique ou de l'Europe et « qui sera le maître ».

Que les civilisations matérielles euro-

péenne et américaine se pénètrent, offrant des commodités plus grandes d'un côté que de l'autre, c'est l'évidence même. Que la civilisation morale de l'Europe imprègne la pensée de plus en plus d'Américains comme la pensée de certaines catégories d'Orientaux, c'est également sûr ; mais malgré notre prosélytisme et la suggestion qu'opèrent sur ces cerveaux les qualités essentiellement humaines et par conséquent *a priori* accessibles de l'esprit européen, les nécessités physiques du milieu chez les uns, autant peut-être que l'héritage moral des siècles chez les autres, créent une sorte de déterminisme racial et rendent impossible une assimilation complète.

Malgré tout, le fait que non seulement les inventions de l'Europe sont reprises et perfectionnées au dehors, mais que les théories, les doctrines européennes sont imitées, copiées, appliquées en partie avec plus ou moins de compréhension, d'habileté et d'opportunité dans l'Ancien comme dans le Nouveau-Monde, est un argument en faveur de notre thèse.

Cependant, de bons esprits s'inquiètent et se demandent comme M. Paul Valéry dans son son admirable livre intitulé *Variété* : « L'Europe va-t-elle garder sa prééminence dans tous les genres ? L'Europe deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire un petit cap du continent asiatique ? Ou bien l'Europe restera-t-elle ce qu'elle paraît, c'est-à-dire la partie précieuse de l'univers terrestre, la perle de la sphère et le cerveau d'un vaste corps ? »

Si prééminence dans tous les genres... Le terme est bien vague. Que faut-il entendre exactement par genres ? Il importe peu d'ailleurs, car ce que nous voyons influencer les autres parties du monde par-dessus tout, ce n'est ni la science, ni la littérature, ni l'art de l'Europe, mais bien plutôt l'esprit d'où procèdent en Europe science, art et littérature, lesquels peuvent être plus ou moins suivis, imités, dépassés même : la suprématie intellectuelle qui entraîne le prestige d'autrefois n'est plus en jeu. Depuis que la culture est répandue dans les masses, l'inégalité qui existait entre les différents régions du globe au point de vue du savoir tend à disparaître graduellement. Il ne faut ni s'en plaindre,

encore moins s'en indigner. L'Europe peut bien ici perdre sa prééminence, mais ce qui demeure, ce qui ne perd pas à être imité dans la mesure où cela peut l'être, c'est l'ensemble des qualités du fonds moral européen.

Redouter aujourd'hui l'envahissement de l'Orient ou « l'américanisation » du globe, au moment où l'esprit européen envahit précisément le monde entier, inspire aux Orientaux le goût de la liberté, leur dicte les mots qui renversent les obstacles et ouvrent les voies nouvelles, au moment où certaines idées européennes s'imposent avec force aux Américains, n'est-ce pas pour le moins singulier ?

Sans doute nous constatons avec d'autres une sorte de réaction contre l'Europe chez des peuples d'une autre civilisation que la nôtre, mais ne jugeons pas sur les apparences. En réalité cette réaction s'opère contre les procédés de pays européens et non pas contre les idées de l'Europe, puisque aussi bien c'est au nom de ces idées qu'elle se fait. Ce n'est donc ni la déchéance de l'esprit européen ni l'étouffement du génie de l'Occident que pour notre part nous redoutons, c'est plutôt l'accentuation de la réaction contre le maintien de ces procédés.

La politique de force, justifiable, s'il est vrai que la fin justifie les moyens, par les résultats qu'elle a donnés et le prestige incontestable qu'elle entraînait, n'est plus possible, avons-nous souvent dit, pour des raisons d'ordre matériel et moral. Elle doit faire place à présent à une politique de collaboration qui ne soit pas exclusivement matérialiste. L'Europe ne doit pas se laisser opposer des principes moraux qui viennent d'elle, mais les transmettre en même temps que ses connaissances pratiques, en en acceptant courageusement et noblement les conséquences. De cette façon toute réaction perdra sa raison d'être.

Que l'Europe se souvienne que sa civilisation est à la fois matérielle et morale, que les peuples prétendent en bénéficier à ce double point de vue et qu'ils ne se contentent pas d'en connaître la théorie, mais qu'ils veulent encore la mettre en pratique dès qu'à tort ou à raison ils s'en jugent capables. Si c'est à tort : à nous de les éclairer et de les aider.

Soyons en tout cas convaincus, que l'état qu'ils convoitent, ils s'efforceront dorénavant de l'acquérir avec nous et à notre honneur, ou malgré nous et à nos dépens.

Mais ne nous alarmons pas comme d'aucuns le font ; l'Europe n'est pas encore indifférente au reste du monde et d'autre part, nous ne sommes pas à la veille de voir se corrompre les fruits de notre civilisation par des apports étrangers. « L'Asie est un mets séduisant mais qui empoisonne ceux qui le mangent », a dit Gobineau. Possible, mais mangeons-nous tant de ce mets ? « Beaucoup d'Européens et d'Américains, assure quelque part Ferrero, admirent dans les livres la mystique hindoue ou la sagesse confucéenne, parce que, le livre fermé, ils agissent comme s'ils les ignoraient totalement. »

L'américanisme nous paraît tout aussi superficiel. S'il modifie jusqu'à un certain point les habitudes et les conditions de vie d'un plus ou moins grand nombre d'individus, il est sans emprise véritable sur l'esprit européen et ne saurait prétendre à la direction de la pensée moderne.

*
**

« L'orgueil dément de l'Europe, a écrit M. Sylvain Lévi, surexcité par un siècle d'admirables inventions, prétend faire la loi au reste du monde. » Est-ce bien exact ? Y a-t-il en jeu tant de prétention ? N'y a-t-il pas plutôt le simple effet sur l'homme de toutes les latitudes de ce qui est mesuré, rationnel et proportionné à sa nature ?

Au lieu de la soi-disant prétention de l'Europe à s'imposer, n'est-ce pas la recherche de ses trésors les plus précieux par les habitants des autres parties du monde, qui frappe l'observateur ?

Demandez aux Orientaux et aux Américains, aux riverains de l'océan Pacifique vers lequel se tournent de nos jours tant de regards interrogateurs, s'il y a, s'il y eut jamais chez eux une synthèse de principes moraux, de connaissances scientifiques, d'institutions sociales et de créations esthétiques, plus harmonieuse et mieux équilibrée que celle qu'ils trouvent en Europe.

Demandez aux Chinois qui au nom de la liberté des peuples et de l'égalité des

racés revendiquent leur souveraineté nationale, aux Japonais, qui au nom de la fraternité humaine demandent de la place pour leur population à l'étroit; demandez aux Philippins, aux Annamites, aux Javanais, aux Dominions australasiens si les théories, les doctrines, les principes de l'Europe leur sont indifférents.

Demandez aux Républiques du Sud-Amérique à quelles sources elles ont puisé la morale et les droits qu'elles opposent aux Etats-Unis; demandez enfin à ceux-ci d'où leur vient ce besoin

d'une unité morale fondée sur la précellence de la race anglo-saxonne qui les travaille depuis la guerre mondiale. Et en entendant ces peuples vous répondre, vous conviendrez qu'en dépit d'influences superficielles l'Europe demeure, d'une autre manière mais plus littéralement peut-être qu'autrefois, le cerveau du monde, le foyer central de la pensée universelle.

ANDRÉ DUBOSCO

(Le Temps)

L'ASSIMILATION DES IDÉES ÉTRANGÈRES PAR L'ESPRIT JAPONAIS

Il ressort que, de nos jours, dès qu'une idée intéressante se manifeste en un point quelconque du globe, elle revêt immédiatement une tendance à l'universalisation. Et, de plus, les moyens de communication aussi multiples que rapides, concourent puissamment à la communauté interdépendante des idées dans le monde entier. Pour arriver à ce degré d'interprétation, chaque nation a dû fatalement subir des vicissitudes très complexes; mais cette étude nous entraînerait à une enquête de trop grande envergure.

La trajectoire suivie par l'évolution des idées au Japon ne s'écarta pas de cette voie. D'aucuns prétendent parfois que les prémices de notre civilisation ne furent qu'un amalgame des anciennes civilisations chinoise et hindoue. Evidemment, il semble impossible d'imaginer l'aspect qu'offrirait la civilisation japonaise complètement soustraite à l'influence de ces deux dernières. Toutefois, il a fallu que les idées originaires du Japon aient été bien caractéristiques et d'une robuste vitalité, pour que, en dépit de cette influence sino-hindoue, le Japon se soit distingué par sa civilisation propre des autres régions du continent asiatique.

On cite le fait que l'indépendance de notre pays fut sauvegardée à travers les siècles par sa situation insulaire. Il est vrai qu'en raison de l'indigence des moyens de navigation au cours des premières années de l'histoire, nous ne subîmes que très rarement des influences étrangères. Par cela même, entre cha-

que importation d'idées continentales, nous eûmes le temps matériel de les examiner, de les absorber et de les transformer pour les adapter à l'état de choses de chaque époque. En outre, nous demeurons convaincus que nous sommes doués depuis toujours d'une capacité d'assimilation rapide des idées nouvelles; néanmoins, cette faculté ne nous entraîne pas à confondre assimilation et imitation, et notre génie national n'a jamais som-

bré. Les idées originaires japonaises se rattachaient d'abord au culte à rendre aux ancêtres; elles exprimaient la joie de l'heure présente, sans toutefois perdre de vue l'idéal. Longtemps avant l'introduction du confucianisme (285 ap. J. C.), les voyages d'ailleurs inévitables, entre les indigènes des deux pays, ont eu pour conséquence l'importation des choses chinoises sous diverses formes; butins, marchandises, objets d'art, curiosités, légendes, contes, etc.. On était donc déjà non seulement familier avec la production chinoise, mais encore on la transformait pour la japoniser complètement. En outre, les institutions politiques et administratives n'étant pas encore définitivement organisées, toutes sortes de matériaux étaient nécessaires en vue de leur perfectionnement. C'est ainsi que le sol était déjà préparé, sur lequel fut importé le germe du Confucianisme.

Cette religion éthique a pour but principal la consécration de l'homme aux hommes

et la règle suprême de la vie exige le sacrifice de l'individu au profit de la communauté. L'art est estimé par son édification morale vis à vis de la société. En somme, seul le présent y est envisagé. A cause de la joie de vivre, il est tout naturel que nos ancêtres acceptèrent d'abord cette nouvelle interprétation de l'existence individuelle et collective. Basées toujours sur les conceptions philosophiques originaires, combinées admirablement avec cette religion, les idées japonaises de cette époque prirent un plus vaste développement et déjà, nous avions une notion très ferme du présent.

Etant donné le floraison du Confucianisme en Chine, dominant les diverses sectes philosophiques, qui impliquaient le Taoïsme, les systèmes des organisations administratives importés au fur et à mesure dans notre pays, étaient essentiellement basés sur cette religion. La classe dirigeante du Japon introduisit donc ensuite des institutions formelles pour les adapter en les remaniant selon les propres nécessités du pays.

L'assimilation sous ces deux rapports étant réalisée, le calme régnait dans le pays entier où la civilisation prenait son essor avec un nouvel éclat.

Les études plus approfondies sur les autres tendances philosophiques chinoises firent importer le Taoïsme, dont le principe consiste en une sorte de fatalisme, conclusion du scepticisme, et dont les rites sont calqués sur ceux du Bouddhisme. Cette nouvelle idée entraîna le jeune Japon vers des interprétations sur la vie d'une plus large amplitude; c'est alors que le Bouddhisme fut importé par l'intermédiaire de la Chine (552).

La doctrine du Bouddhisme, malgré d'innombrables sectes, qui se subdivisèrent par suite de discussions philosophiques interminables, fut surtout et principalement, comme d'ailleurs personne ne l'ignore, celle de la libération de l'âme. En même temps, elle enseigna la nouvelle idée d'envisager le passé et aussi le futur. On dit très souvent que par besoin séculaire d'expansion, ceux qui tentèrent d'introduire le christianisme au sein du peuple japonais, firent sans exception faillite à toutes les portes de l'Empire. Car, nous n'éprouvions alors aucune nécessité d'un nouvel approvisionnement d'idées, et c'est pourquoi, sous divers prétextes, nous repoussions les doctrines occidentales. Par contre, ayant grand besoin de progresser matériellement, les Japonais acceptèrent les propositions des Hollandais, qui s'appliquaient à suivre une politique commerciale.

Cependant, les Japonais ayant réalisé une conception de perfection individuelle, ils ne pouvaient plus se contenter de ce qu'ils possé-

daient. Le besoin de compléter leurs aspirations s'est manifesté sous deux aspects différents : d'un côté, retour aux principes du shintoïsme, aux idées purement originaires; et d'un autre côté, tendance à une rénovation par le contact avec les étrangers; de cette tendance résulta l'abolition de la politique d'isolement. Les deux influences réunies déterminèrent un mouvement qui renversa le Gouvernement militaire et restaura intégralement le pouvoir souverain. C'est ainsi que les Japonais passèrent successivement de leurs idées originaires aux nouvelles conceptions du présent, et enfin se préoccupèrent de réaliser une civilisation matérielle.

Déjà, date le Japon actuel. Il s'est hâté d'importer la civilisation matérielle des pays d'Occident, pour améliorer les organisations existantes. Ensuite, il réforma les institutions politiques, sociales, économiques, militaires, navales, en s'inspirant de celles des pays occidentaux, mais toutefois en tenant compte des aspirations réelles de la nation. Par suite de leur entraînement assimilateur, il est tout naturel que les Japonais aient pu adopter, sans trop de difficultés, les choses importées par doses massives, mais il n'en est pas moins que, à considérer l'état de choses actuel, on trouve toujours à son fondement l'essence même d'une civilisation japonaise initiale.

Seulement, en considérant l'internationalisation actuelle des idées, il se peut qu'à un moment donné, il existe parallèlement des phénomènes en apparence contradictoires dans un même pays. Le fait est que les Japonais, eux aussi, reçoivent parfois ce qu'ils n'acceptent pas toujours en définitive. De plus, bien qu'ils soient suffisamment doués de la faculté d'assimiler, selon leur besoin, des idées nouvelles avec une rapidité extrême, ils ne prétendent pas cependant pouvoir le faire de la veille au lendemain. Sous l'influence du Bouddhisme, le caractère national japonais prit subitement un autre aspect, et fut complètement sous la domination du premier. Il est incontestable que la doctrine bouddhique répondait aux aspirations de nos ancêtres; mais elle ne fit que compléter leurs notions religieuses et philosophiques. Il faut bien constater l'influence énorme de la civilisation hindoue qui se refléta dans tous les domaines de notre civilisation. Toutefois, il ne serait pas juste de ne pas connaître que, même à la veille de l'introduction du Bouddhisme, ce sont les idées originaires japonaises, fort développées à l'aide du Confucianisme, qui firent sentir distinctement la nécessité d'élargir la sphère de l'activité morale. Avec le bouddhisme, le peuple japonais put enfin posséder toutes les données indispensables au développement de sa propre

pensée. Depuis lors, le Bouddhisme se développa au Japon sous un aspect tout à fait caractéristique et fut interprété d'une manière très personnelle par ses adeptes. De là l'épanouissement des ères brillantes de Nara, de Heian et de Foujiwara, où l'art et la littérature atteignirent à leur apogée.

En ce qui concerne le domaine politique, le pouvoir central s'étant affaibli, des guerres civiles se succédèrent. A la fin de l'époque guerrière, apparut la féodalité avec les gouvernements militaires ; plus tard le Shôgounat, caractérisé par un isolement volontaire, qui dura jusqu'à la Grande Restauration (1868). Sous cette apparence de désordre et de confusion, les Japonais purent heureusement intensifier leur puissance civilisatrice dans l'intérieur de leur pays, et les esprits s'orientèrent vers une nouvelle voie : la chevalerie.

Les idées étrangères qui furent importées successivement dans notre pays furent merveilleusement assimilées par l'esprit japonais et à chaque époque furent réalisées des progrès considérables. En toutes circonstances, ce sont toujours les Japonais qui de leur propre initiative cherchèrent des idées nouvelles, suivant leur besoin, au cours de l'histoire, et ils sont tellement doués de la faculté d'assimilation rapide qu'ils éprouvent incessamment le besoin d'exploiter un nou-

veau champ d'activité intellectuelle. Bref, à travers les siècles, ils demeurèrent inconsciemment autonomes et toujours conscients dans le choix et l'adaptation des idées étrangères importées.

Au XVII^e siècle, l'esprit nippon étant saturé d'idées, en dépit de leurs efforts extrêmes, les Occidentaux, tels que les Portugais et les Espagnols, tentèrent, suivant leur politique, de se rendre compte de ce qu'au point de vue de la civilisation matérielle, nous avons pu heureusement édifier, dans un intervalle d'environ cinquante années, époque de contact réel avec les Occidentaux, ce que ces derniers n'avaient pu bien posséder qu'après tant de siècles. Il s'ensuit que, pour bien comprendre le Japon actuel, on est tenu d'étudier d'abord les grandes lignes de ses idées originaires, en même temps que l'évolution subie par elles, en analysant toutefois les idées étrangères introduites dans ce pays. Sans cela, nous craignons qu'il ne soit matériellement impossible de pouvoir se représenter avec quelque exactitude la véritable physionomie de l'âme japonaise, qui est le nucléus vivant de ce prodigieux fruit de civilisation.

HIROSHI YOKOYO

(*Le Monde nouveau*)

LE BOUDDHISME JAPONAIS

LES SECTES ET LEUR ACTIVITÉ PRÉSENTE

Au IV^e siècle de notre ère, le pays du joyeux polythéisme shintoïque s'ouvre aux dieux et aux saints indous et chinois.

En l'an 552 exactement, le roi de Kudara, en Corée, offre à l'empereur du Japon des images et des objets du culte bouddhique. L'empereur hésite à accepter ce don : il consulte ses ministres. Soga, le plus influent, exprime sa sympathie pour la religion de Bouddha. Toute la cour est contre lui. On abandonne à cet ami de l'étranger les idoles coréennes. Il les abrite dans une *cella*, auprès de l'autel domestique. Pendant un demi-siècle, la lutte se poursuit entre les « amis de l'Ouest », les Bouddhistes et les néophobes, les Shintoïstes. Enfin une ba-

taille décide du sort de la nouvelle religion. Un jeune prince, Shotoku Taishi, remporte la victoire ; il disait être désigné par le Ciel pour conduire le peuple dans la voie de Bouddha. Aussitôt devenu régent de l'empire, le vainqueur fait du Bouddhisme une religion d'Etat (604).

Les premiers prédicateurs enseignent la doctrine du nord, le « Grand Véhicule », le Mahâyâna et non la doctrine du « Petit Véhicule », le Hinayâna, en faveur dans le sud de l'Asie.

Le Mahâyâna, est compatissant, miséricordieux, altruiste ; il « véhicule » vers le salut toutes les créatures, tandis que, suivant le Hinayâna il n'est permis qu'à un petit nombre de privilégiés de

s'identifier à la nature de Bouddha.

Portés vers l'amitié et les sentiments tendres, attachés à des modes d'existence simples et familiers, attirés par les mythes clairs et lumineux, les Japonais trouvèrent dans le Grand Véhicule une doctrine qui répondait à leurs goûts, à leurs aspirations et ils furent séduits par le nombre infini de saints, d'intercesseurs qui, pour être utiles à l'humanité, pour la consoler, la soulager, remettent à plus tard leur entrée dans le nirvâna.

Quand la ville de Nara devint capitale de l'Empire (710), la souveraineté s'exerçait comme un pontificat, et les préceptes religieux réglaient la politique. Divisée en six sectes, l'Eglise bouddhique régénérait le pouvoir temporel.

C'est beaucoup pour échapper à cette omnipotence du clergé que la Cour résolut de transporter la capitale à Kyôto (794).

Sur l'une des montagnes encadrant Kyôto, vivait un ermite qui méditait la réforme de l'Eglise. Il se nommait Dengyô. Le pouvoir civil favorisa les projets de ce jeune moine qui, ennemi du clergé aristocratique de Nara, venait de fonder une nouvelle secte : la *Tendai*.

Suivant la conception universaliste de Dengyô, les mystères de la religion sont mis à la portée de l'entendement de chacun. Trois recommandations guident l'homme en marche vers la sainteté : fuir le mal, pratiquer les bonnes œuvres, être charitable envers tous les êtres.

Le gouvernement accorda à la secte Tendai le privilège de l'ordination. Dès lors l'ermitage de Dengyô, sur le mont Hiei, devint le foyer du Bouddhisme nippon.

La prééminence de cette secte ne fut pas de longue durée. Un de ses membres, le moine Kôbô, arriva de Chine avec la connaissance d'un Bouddhisme mystique, riche en formules magiques, en gestes invocatoires. La « secte du mystère », connue sous le nom de *Shingon*, conquiert tout de suite le pays. Bouddha, suivant sa doctrine, est une entité métaphysique. Tout est dans Bouddha et Bouddha est dans tout.

C'est par ses manifestations extérieures que la secte séduisit les Japonais de l'époque : par son cérémonial savant, artiste, par ses signes cabalistiques. C'est

aussi par ses tendances pratiques. Elle se préoccupait de la conservation de la santé, de la guérison des maladies, elle enseignait comment se préserver du mal. Et Shingon agit si bien sur les esprits qu'aux IX^e et X^e siècles la grande affaire n'était plus de sauver son âme, mais de s'assurer ici-bas le bonheur moral et matériel. L'aménagement de la maison fut adapté aux cérémonies. En commun, chaque famille priait le grand Illuminateur Dainichi Nyorai pour la tranquillité des foyers.

Cependant de nombreux bouddhistes ne laissaient pas de vénérer les dieux du shintôisme, fondateurs et protecteurs du pays. Afin de venir à bout de cette opposition au progrès de la religion, des prêtres imaginèrent que les dieux nationaux n'étaient que les manifestations des divinités bouddhiques dont l'Inde est la patrie. Cette théorie appelée *Ryôbu-Shintô* eut pour résultat la fusion des deux religions.

Au XII^e siècle, en un temps de guerres civiles, un enseignement nouveau se répand. Le bonze Honin dit qu'il ne s'agit pas d'être heureux sur la terre, mais de mériter la grâce d'Amida (Amithaba), dieu qui assure le paradis à tous ceux qui, par leurs actes, prouvent leur croyance en son esprit miséricordieux. Le salut ne s'obtient que par la répétition des mêmes invocations, par une attitude humble et modeste. C'était une voie toute simple que celle de la secte *Jôdô*, de la « Terre Pure », mais point aisée pour tous. Au début du XIII^e siècle, un jeune prêtre, du nom de Shinran, se détache de *Jôdô*. Il professe que, pour être sauvé, l'homme n'a qu'à croire en la puissance rédemptrice, en la bonté d'Amida. La foi suffit ! La secte *Shinshû* conquiert tout de suite, par son caractère facile et par son esprit de bonté, la sentimentalité nipponne.

Vers cette même époque, le Japon reprit contact avec la Chine. Des bouzes allèrent étudier dans les grands monastères chinois. Trois d'entre eux revinrent avec la connaissance d'une nouvelle méthode de méditation,

Zen, en sanscrit Dhyâna, signifie « méditation extatique ». Cette méthode n'était plus purement indoue. Elle s'était imprégnée, en passant par la Chine,

d'éléments taoïques. Le moine japonais Dongen simplifia et vulgarisa cette discipline ascétique ; il en fit une sorte de thérapeutique mentale.

Le but est de s'entraîner par la réflexion, par une certaine attitude corporelle, par des pratiques d'austérité, à ne plus s'émouvoir des vicissitudes, à dominer les mouvements désordonnés du cœur et à acquérir la maîtrise de soi-même.

Tout de suite, l'esprit féodal du XIII^e siècle s'accorda avec le zénisme japonais. Les chevaliers trouvaient dans cet entraînement mental des facilités pour accomplir leur devoir et se sacrifier. Au reste le zénisme contribua avec la morale shinto-confucéenne à la formation du *Bushidô*, le code du samurai qui enseigne que, dans le conflit des passions, le chevalier doit renoncer à ses affections, à ses intérêts, à lui-même.

Cette morale laïque prit, en dépit de sa couleur austère et grave, un caractère esthétique extrêmement attachant.

L'extérieur des choses n'importe pas à celui qui médite, qui n'agit sur lui-même que par ses propres moyens. Que ces choses soient en ordre, qu'elles soient claires, nettes et nues même, c'est le mieux pour favoriser la concentration de l'esprit. Tout est dans tout. L'univers tient dans une demeure fruste, dans un jardin rustique. A quoi bon multiplier et diversifier les apparences !

Les actes de la vie eux-mêmes, et des plus modestes, sont riches de signification : ils plaisent, s'il sont accomplis avec soin, avec calme, en silence. La « cérémonie du thé » dérive de cette conception.

La morale et l'esthétique du Zen transformèrent la mentalité et la vie nippone.

Il faut encore citer une secte dont l'influence fut également puissante. La *Hokke*, fondée au XII^e siècle, par le bonze Nichiren, réagit contre le ritualisme et le sentimentalisme des doctrines et des cultes en honneur depuis la fondation de Kyôto. Ce fut une sorte de protestantisme fanatique et conquérant. Le bonze Nichiren empiétait sur le terrain politique. Son but était la création d'une Eglise

nationale qui, gagnant de proche en proche eût étendu sa domination, du Japon sur le monde entier. L'acte religieux se résu-mait en l'énoncé verbal d'un *credo* en un Bouddha unique, en une sorte d'être suprême indéfini.

L'intellectualisme zéniste, puis le renouveau confucéen, la renaissance shintoïque et enfin la prédication chrétienne furent autant de facteurs contraires à l'essor du Bouddhisme. Néanmoins les grandes sectes divisées en plusieurs branches ne cessèrent pas d'être actives.

Aujourd'hui, la plus ancienne, Tendai, compte 900.000 fidèles et près de 4.000 temples. Celle qui s'empara si bien des esprits aux IX^e et X^e siècles, la Shingon, possède 13.000 temples et a 4 millions d'adeptes. Shinshû est encore plus riche avec 20.000 temples et 13 millions de pratiquants. Tandis que l'Eglise de Nichiren monopolise les adhésions des nationalistes (1.300.000), les abbayes de Zen sont librement fréquentées par l'aristocratie et la classe intellectuelle.

Tous ces ordres répondent par leur doctrine, leurs conceptions, leurs attitudes religieuses, à des formes d'esprit et de sensibilité de la population. Il n'est pas une opinion, en politique, qui ne se rattache de quelque manière à l'enseignement de l'une ou l'autre de ces sectes. Cet enseignement s'enrichit, en outre, d'un apport étranger toujours plus considérable. On a assisté en ces dernières années, sous l'influence du socialisme démocratique et du christianisme, à la renaissance de la religion altruiste, piétiste du moine Shinran (secte Shinshû) ; et précédemment, au moment de la grande vogue des philosophies et de l'impérialisme allemands, on pouvait remarquer un renouveau de la religion conquérante et nationaliste de Nichiren.

L'étude des sectes bouddhiques japonaises, en perpétuelle transformation dans le sens de leurs principes essentiels, donne d'intéressants aperçus sur l'état et l'évolution de l'esprit public.

ALBERT MAYBON
(L'Impartial français)